

Lucette Finas

Chair

On dirait qu'il me provoque. Pourquoi se sert-il toujours de mon tube de dentifrice ? Je me lève le premier pour occuper la salle de bains. Je passe un pantalon, une chemise blanche. Vite, je me frotte la figure, le cou, les mains et mon cœur bat. Je m'essuie avec une serviette blanche (le blanc me plaît et les murs de ma chambre sont badigeonnés au lait de chaux), ma main gauche empoigne le tube, ma main droite la brosse à dents, un pas résonne sur le parquet :

— Bonjour, Antoine. Excuse-moi : je te dérange.

Ma bouche fleurie de mousse :

— Mais non, Gustave. Entre !

Je m'efface, afin qu'en pénétrant dans la salle de bains, Gustave ne heurte pas la porte, fragile sous sa couche de laque fraîche. Mais je puis modifier ma tactique, accorder plus de champ à l'ennemi, le pied de Gustave n'en heurte pas moins la porte, y laissant une trace noire.

Je sors de la pièce où Gustave s'enferme et j'attends. Des bruits traversent la porte et bientôt, menu, grignotant, celui que j'épiais : le frottement d'une brosse contre la denture de Gustave. La porte s'ouvre. J'entre, saisis mon tube acheté la veille, l'examine et le jette. Car Gustave, au lieu de presser le tube à la base et d'enrouler la partie plate pour libérer vers le haut la pâte qui pourrait s'accumuler dans les profondeurs, pince le tube à la taille, le bosselle et lui donne l'air vieillot et malpropre.

Si encore il avait son tube ! Mais il ne s'en préoccupe guère. A moins qu'il ne veuille faire l'économie d'un tube, dans l'espoir que je croirai à un oubli ? Souvent il m'emprunte une cigarette. Ou il se glisse dans la cuisine pour s'y restaurer en cachette. J'entends le vin qui dévale sa gorge. Et du couloir où je l'observe, j'aperçois ses doigts qui poussent le pain dans sa bouche. Ses mâchoires remuent comme des machines. Et je devine son regard absent, fixé sur le mur blanc de la cuisine.

Je lui fais ma cour : « Tu vas dire, Gustave, que je suis puéril, maniaque, mais je serais heureux si tu consentais à presser le tube comme ceci et non comme cela. Je sais bien que ce n'est pas important...

— Mais si, c'est important. (Son visage s'anime, sa voix rayonne, du métal qui fond.) Et qu'est-ce que cela veut dire, important ? Bien malin qui peut distinguer ce qui est important de ce qui ne l'est pas.

Il me tend des arguments. Je suis compris, je suis magnifié. Le lendemain, il recommence à pincer le tube à la taille.

J'ai rencontré Gustave au Luxembourg. J'y vais deux fois la semaine user l'après-midi. Je n'ai pas grand'chose à faire. On me nomme Antoine Valence, bien qu'à vrai dire je n'aie pas de nom, ce qui m'humilie et me fâche. Car enfin, n'aurais-je pas l'étoffe...

Chaque semaine, j'engloutis ma ration de livres. Je m'en voudrais d'absorber un ouvrage qui ne fût pas substantiel. Je ne sais pas ce que c'est que la substance, mais je l'aime ! je l'aime ! Nourrir son esprit, palper ses progrès... je suis un carnivore de l'âme. Chaque semaine aussi, je visite une exposition, une de celles que les hebdomadaires signalent sous la rubrique : « A ne pas manquer ». J'ai rapporté de mes voyages des cartes postales que j'ai rassemblées en menus paquets au moyen de ces élastiques verts, jaunes et roses qu'on achète dans les grands magasins. Je réunis autour de moi le plus d'images possibles au cas où il y aurait, sait-on jamais ? quelque défaillance dans la réalité ; où le monde se déchirerait comme ces vieilles chemises que la ménagère transforme en charpie pour essuyer ses carreaux.

J'ai rencontré Gustave au Luxembourg. Le jardin, un peu nu pour avril, était chatouillé d'un soleil aigu qui blessait l'œil et donnait envie d'éternuer. Avant la guerre, j'ai dû le voir autre : bourgeons gonflés, nuages en flocons, chevaux de bois, fontaines, odeur de la terre sous l'averse. Aujourd'hui, la terre est morte et l'odeur que je respire est à peine une odeur : le picotement de la poussière que des coups de vent soulèvent à ma rencontre.

Sa stature m'a frappé, haute et massive. Une face de veau, mais concentrée. Un veau qui, promu la veille au sommet du règne animal, en éprouverait de l'étonnement, de l'effroi et de la décision. Il portait sur le bras un imperméable noir et cherchait quelque chose, au loin, par-dessus le grand bassin.

Je m'approchai. Comme si quelqu'un me poussait avec une claque dans le dos : « Vas-y donc ! »

— Vous cherchez quelque chose, Monsieur ?

— Je cherche une putain, dit l'homme.

— Vous avez peu de chances d'en rencontrer ici.

Gustave m'examina :

— Grâce à Dieu, on peut en trouver partout !

La réponse me plut par son absence de conformisme et le « Grâce à Dieu » me parut élégant. Il soupira :

— C'est fini maintenant. Allons !

— Où donc ? Chez vous ?

— Non, chez vous. Je n'ai pas de logement.

Un silence.

— Je peux vous laisser, si vous préférez.

— Pourquoi ? je ne suis pas marié.

— Ça se voit.

— Vous l'êtes, vous, marié ?

— Moi, non.

— Ça se voit aussi, dis-je.

Il ne réagit pas au coup d'épingle. En marchant à ses côtés, j'examinai ses mains : des mains de boucher. Il rit :

— Vous avez l'air d'un pigeon.

— Un pigeon ? Moi ? Pourquoi ?

— Pour rien, comme ça. Un pigeon. Ou plutôt un petit moineau qui sautille à mes côtés. Vous êtes inquiet ? Vous devez toujours vous affoler.

— En voilà des remarques ! Vous avez toujours, comme ça, de petites remarques ?

— Je ne fais pas de remarques.

— Ce que vous venez de faire, qu'est-ce que c'est ?

— Je n'ai rien fait.

— Ces remarques sur moi ?

— Ce ne sont pas des remarques.

Nous entrâmes au *Capoulade*.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Rien, merci.

Gustave commanda pour lui une bière, puis une seconde. Et une troisième. Ses yeux erraient sur le comptoir, le plafond, les clients.

— Excusez-moi !

Il se dirigea vers les lavabos, disparut, reparut :

— On s'en va ?

Je fis oui de la tête. Une colère sourde. Nous retraversâmes le jardin. Gustave s'arrêta pour ôter sa veste :

— J'ai chaud !

— Chaud ? Par huit degrés ?

— J'ai chaud tout de même. Et j'ai encore soif.

Il rit :

— La nuit, je me lève pour boire. Ou pour me faire cuire un œuf. Ou des nouilles. Ça ne va pas ?

Je m'étais laissé choir sur un banc.

— Un peu de vertige. Ça va passer.

Il s'assit à côté de moi, posa sa main sur mon épaule. Une main amicale :

— Nous allons rentrer. Vous vous reposerez.

— Je ne suis pas fatigué. C'est moral.

Le lendemain, Gustave apporta sa valise. Une valise de bazar, marron, retenue par des ficelles. Et sale. Elle bâillait. Je m'accroupis pour desserrer les ficelles, soulever le couvercle et palper les chemises, les caleçons, les pantalons. Je les portai à mes narines : cela sentait la sueur, le sexe et le cadavre. Le rire me prit : Gustave devait bien fonctionner !

Dans la rue, au matin, on a poignardé un Arabe. Le corps gisait sous mes fenêtres, au milieu d'un cercle de curieux. J'allais m'habiller pour descendre. Un car de police est arrivé en hurlant. Il a vomi un tas de casques. On aurait dit le Cheval de Troie. Le corps a disparu sous les casques. Le car est reparti, le foule s'est dispersée, à l'exception d'un gosse qui est resté longtemps près de la flaque.

J'ai ôté mon pyjama et me suis couché à même le sol, au pied du lit. J'aurais bien voulu me relever, mais un poignard traversait ma gorge pour se ficher dans une latte. Si je me dressais, j'arrachais le parquet. En dépit de ma minceur, j'ai une force peu commune. Gustave en convient, lui qui ne convient de rien, quoiqu'il justifie tout. Un parquet de chêne clair, ciré, entretenu ! qui brille ! qui dure ! Un parquet exact. Aussi, de ma main droite, j'ai retiré le poignard avec précaution, pour n'élargir point la plaie. Il m'en est resté un picotement à la pomme d'Adam, comme une douleur d'angine.

Gustave est arrivé à l'heure du déjeuner (il va encore me demander si je travaille !), engoncé dans une veste fendue dont les pans rebondissaient sur ses fesses. Il a des fesses comme des joues, comme des pommes. Un homme ne devrait pas attirer l'attention sur ses fesses. J'attendais, le cœur fou, sa première phrase.

— Tu travailles ?

Un besoin, le commentaire, chez Gustave. S'il se trompe, il m'offense. Et je vois sa bêtise qui ronronne en faisant le gros dos. S'il tombe juste, c'est encore pis, car il me cloue, papillon, sur le carton de mon acte.

Parfois, au bruit de la clef qui cherche la serrure, je me fige au centre de la pièce. Il ébranle le couloir, se découpe sur la porte :

— Alors, tu es là, au milieu de la pièce ?

La soif du meurtre me brûle. Il y a du flic chez Gustave. Ce joufflu cache un bâton à régenter l'univers. Inquisiteur ! Vieille fille ! Décidément, il est obscène.

— On a poignardé un Arabe, ce matin, sous nos fenêtres.

Il a gonflé ses joues, exprimé un peu d'air, écarté puis laissé retomber ses bras :

— Que veux-tu ! Ça arrive. On ne peut tout de même pas s'empoisonner la vie.

Mon sang a reflué. Pieds mous, pris dans la glu. « Un bain de sang ». Le déjeuner a commencé en silence.

— Gustave, descendons !

Il m'a suivi, sa serviette à la main. La flaque avait bruni. Gustave l'a contemplée. Moi, du bout de ma chaussure, je jouais avec la poussière et le gravier, tout près de la pointe avancée que dessinait la flaque à cet endroit. Je faisais des ronds avec le bout de ma chaussure. Plus près ! Plus près ! J'ai fini par entrer dans la terre mouillée. Elle a roulé sous ma semelle. Gustave me regardait. De rares passants regardaient aussi ; je les sentais qui s'arrê-

taient à ma hauteur pour repartir quelques secondes plus tard. En levant les yeux, j'ai vu des gouttes de sang du côté de la boucherie. Je les ai montrées du doigt à Gustave :

— Là-bas, tu vois, c'est du sang de veau.

Et j'ai ri comme un polisson.

Gustave restait planté. Je l'ai tiré par la jambe de son pantalon. Le pli n'est pas fait, le pantalon flotte. Je secoue le pantalon, froisse le tissu dans ma main, empoigne un peu plus d'étoffe, touche au muscle dur comme l'os.

— Tu me pincés !

C'est qu'elle m'irrite, cette marge entre le tissu et la cuisse.

Le beefsteak, là-haut, refroidissait. Gustave a pris sa fourchette et son couteau. Ses mains gourdes, aux phalanges noyées de chair. La bouchée, tache brune dans l'assiette, fuit sa fourchette qui la cherche, la manque (maladroit ! maladroit !) tâtonne, la pique enfin. Je respire. Puis me lève pour apporter la crème à la vanille. Gustave la lampe comme du potage, avec une grande cuillère. Je m'apprêtais à déguster la mienne, avec une petite cuillère, mais la jatte était ronde, la crème, coagulée. J'ai repoussé mon assiette. Quand le nez de Gustave a accroché une goutte de crème, j'ai ri très fort pour comprimer mon envie de lui casser la jatte sur la tête. Ma haine s'est détendue. J'ai allumé une cigarette que j'ai fumée béatement, sans le lâcher du regard.

Tout ce lard sous sa veste ! Plusieurs bandes superposées. Il faudrait une broche très longue. Je la plonge, voici le cœur. Gonflé de sang, prêt à ruiseler. Il suffirait d'un chatouillement un peu... prolongé. Une écorchure, et Gustave s'écoulerait. Ce poids sur mon cœur, cette pierre sur ma vie, se lèverait. Il y aurait un vrai soleil, comme autrefois au Luxembourg.

— Gustave ! Ça te fait quelque chose, ce sang ?

— Oui.

— Ça te fait quoi, au juste ?

— Ça me fait.

— Ça te fait comment ?

— Ça me répugne, si tu veux savoir.

— Ton sang se promène sur la chaussée ?

Gustave relève la tête.

— Je répète : est-ce que ton sang se balade sur la chaussée ? Ou bien tu souffles sur le sang de l'Arabe...

— Je souffle ?

— Oui. Tu souffles, tu souffles sur le sang pour le soulever, pour en faire une bulle, avec une tête, des bras, des jambes, un sexe, un sourire, un avenir. Et le voilà debout, l'Arabe !

— Que veux-tu que je réponde à cela ?

— Il n'y a rien à répondre. Dis, Gustave !

— Antoine ?

— Pourquoi vivons-nous ensemble ?

Il m'a tourné le dos pour quitter la salle à manger. Un peu voûté, son dos : la veste remonte. Son pas m'a semblé plus lourd. J'ai couru derrière lui, abattu mes deux mains sur ses épaules que j'ai serrées de toutes mes griffes. Et relâchées. Il m'a fait face, péniblement.

— Que veux-tu, Antoine ?

— Être heureux.

C'est parti à mon insu. Deux balles.

— Pourquoi ne te retournes-tu pas avec plus de vivacité ? Tu es dans la colle ?

Et, plongeant mon index dans la chair de son cou :

— Fœtus !

Gustave, sévère :

— Sache-le, Antoine. Si je ne me fâche pas, c'est pure amitié.

Il a fermé la porte. Décevante, sa colère. (Mélisande, traînée par les cheveux sur la scène, chantonne : « Je ne suis pas heureuse ».) Comment lui faire rendre gorge ? Si je l'étrangle, il en dira encore moins.

Une pleine tasse de café. Remuer le sucre de telle façon que la cuillère, en tournant, épouse la paroi interne de la tasse et ne fasse pas jaillir le breuvage. Plus vite ! Et sans casser la tasse ! Maintenant, qu'on me laisse en paix.

Je me suis allongé pour la sieste. La flaque était noire. Je m'y suis roulé. Il était là, ô miracle ! J'ai passé mes deux mains sur ses joues. De mes deux mains j'ai pris son sexe qui vibrait si fort que j'en étais secoué. J'ai collé ma bouche contre la sienne et j'ai soufflé tant et tant que les veines de mon cou se gonflaient, mes oreilles criaient, mes yeux saignaient. Puis je l'ai serré dans mes bras. Il avait une ceinture de cuir dont la boucle déchirait mon ventre. Je lui ai dit « mon frère, mon amour, mon fils ». Je ne savais plus.

Avant la guerre, au Luxembourg. Gros soleil pour livre d'images. Des voitures d'enfant se balancent. A la lisière du jardin, les immeubles, naguère maussades, tendent leurs stores bleus et rouges. Mon cartable sous le bras, je suivais l'allée centrale. Je me suis arrêté, ébloui. Quelle joie, à la maison, d'embrasser mère, père et sœurs, d'enfoncer ma bouche dans leur chair à tous ! Après le déjeuner, je me suis enfermé dans ma chambre et, à plat ventre sur le parquet, j'ai décrit des cercles de plus en plus grands pour qu'aucune latte ne m'échappât.

Dès lors, je n'ai cessé de les regarder tous. J'ouvrais leur corps, le visitais, l'habitais. Ils se plaignaient que je les criblais, mordais, brûlais. Je n'en continuais pas moins à les regarder, si bien que j'ai crevé leur toile et me suis retrouvé penaud, de l'autre côté, dans le noir.

J'ai tourné ma faim sur les choses. J'ai eu faim de laine. Il y avait, près d'une fenêtre, une couverture en laine qui prenait le frais, pliée sur le dossier d'une chaise. La couverture s'est logée sous ma dent. Je la ronguais, je salivais. J'avais beau la fuir d'une pièce dans l'autre, je la traînais partout...

Gustave a reparu. Je lui ai dit :

— Pardonne-moi !

— Je n'ai rien à te pardonner.

— J'ai dû te blesser.

— Mais non. Tu te fais des idées.

Je lui ai tendu mes deux mains, qu'il a serrées avec un regard si franc, si chaud qu'il m'a paru imité. Regard sans durée. Regard d'acteur.

— Avec toi, Gustave, il ne s'est jamais rien passé. Tu es lisse.

— Et ça ne te fait pas plaisir ?

La nuit venue, j'ai enfilé mon pyjama. En cherchant des deux mains un mouchoir dans mes poches, j'ai cru toucher deux mottes de terre. Je me suis allongé. C'était doux et humide. J'ai déplié mes doigts pour les enfoncer dans la terre mouillée. Des flammes, de loin en loin, s'allumaient à mes broussailles. Des coups de feu, des cris déchiraient l'air. J'ai disparu.

D'ordinaire, au petit déjeuner, je me contente d'un café-filtre et d'une biscotte. Il en va autrement de Gustave qui, après m'avoir réclamé du pain et du beurre, puis du miel, hier des confitures, m'a demandé ce matin des œufs au lard. Il veut un vrai «breakfast». Et comme je lui reproche de ne pas employer le mot «déjeuner», il s'écrie que je suis intransigeant jusqu'à l'étroitesse et qu'il a besoin de parler anglais, parfois aussi (mais plus rarement) italien, dans les moments importants de sa vie, quand il mange, par exemple, ou quand il baise.

Il faut le voir couper son pain. Du bras gauche, il presse la miche sur son cœur ; et du droit, où luit un couteau, il l'entaille. Une, deux, trois tranches. Il les enduit. Le miel coule. Une couche, une autre. Les mâchoires broient, les babines claquent.

J'approche mon pied du sien, sous la table. Le bout de mon pied s'avance, hésite, se lève et s'abaisse à plusieurs reprises, puis saute sur le pied de Gustave et l'écrase. Il crie. J'aspire l'air en fermant les yeux et la joie m'inonde. Envolée, sa béatitude ! Je me penche comme l'arracheur de dents sur le patient des vieilles gravures. Gustave a la tête renversée, la bouche ouverte, les yeux dilatés. Son cri meurt.

— Excuse-moi, Gustave, je ne l'ai pas fait exprès.

Je rectifie mon nœud de cravate et boutonne mes manchettes.

J'ai repensé à la flaque. Il faudrait reprendre à partir du début. Savoir d'où venait l'Arabe, qui il était, ce qu'il voulait. Je pouvais bien danser quelques images de sa vie, mais quoi ! je perdais des choses en chemin. Mes poches sont trouées. J'esquisse plusieurs pas et m'assieds sur le parquet, exténué.

Debout ! l'essentiel reste à faire. Voici la rue au petit matin. Ciel rose, vent frais, bruits de Paris. Est-ce que je l'ai dans ma collection, ce disque de Janequin sur les cris de Paris ? Je l'aurais fait passer en sourdine, pour

m'aider un peu : on n'a jamais ce qu'on veut sous la main. On n'a rien, d'ailleurs, puisqu'on n'a pas tout. C'est ce qui vous donne envie de voler. Encore un beau mot. Voler comme ça : je fais mine d'ouvrir un tiroir, de fouiller une poche, de subtiliser un livre. Et voler comme ça : soulevé sur la pointe des pieds, j'étends les bras en croix. Non, c'est impossible. Pourtant, il m'a semblé que je décollais...

Je ferai moi-même les bruits de Paris. Choc des poubelles, grondement des camions, grincement des rideaux métalliques aux devantures des magasins. En route. Es-tu prêt ? Non. Devant cet immeuble ? Non. Alors, devant celui-là. Hâte-toi. Tu vois le bras ? Tu vois l'éclair ? Pas encore, baisse ton bras ! Lève ! Baisse ! Lève ! Alors, découvrant ma gorge, de mon bras droit haut levé, j'y plonge le poignard qui me cloue.

Trop vite ! Recommence, au ralenti ! Chatouillement de laryngite. Déchirement que fait la dent arrachée sans anesthésie. Entrailles brûlées (on a cru boire du vin blanc, on s'est trompé : c'était de l'acide). Gargouillis de gargarisme. Glou, glou. Puis hon ! hon ! hon ! (les gros doigts velus extirpent l'arête du gosier infantin). J'ai fini par vomir. J'étais presque heureux.

A midi, Gustave m'a demandé si j'avais travaillé.

Je n'aime pas le travail, il m'empêche de voir. Par exemple, si je travaillais, je ne pourrais pas rester des heures au garage tandis qu'on répare ma voiture. Justement, un Arabe est entré pour faire réparer la sienne et je l'ai enveloppé d'un filet de tendresse. Car il aurait suffi d'un déclic pour que le vieux aux mains noires, ce vieux borgne qui changeait les poignées de ma voiture, plonge ces poignées dans les yeux de l'Arabe. Et l'apprenti accroupi à l'arrière, le béret sur l'oreille, un mégot à la lèvre, qui faisait tout à l'heure du plat à une jeune femme maussade, laquelle ne parvenait pas à dégager sa Floride, le voilà qui s'affaire pour brancher les électrodes (la batterie, ce n'est pas mon rayon, qu'on me donne quelqu'un, bon Dieu !), le chef d'atelier en blouse blanche, aux yeux ingénus, aux mains presque nettes, c'est lui qui saisit les tenailles et qui...

J'ai bondi sur mes pieds et j'ai commencé à boxer sur mon ring contre des balles imaginaires. Les ouvriers se sont arrêtés pour me regarder : « Vous avez raison, Monsieur ! Avec ce froid ! — Bah ! je ne suis qu'un amateur... »

Ils se sont remis au travail, les objets sont retournés à leur place, l'Arabe s'est expliqué sur ses ennuis et, dans la poche de ma veste, j'ai serré très fort le point pour étouffer la menace.

Au dessert, Gustave m'a encore emprunté de l'argent. Ses exigences me ligotent. Autrefois, les billets sortaient de mon porte-monnaie. Maintenant, ils me sortent du ventre. Gustave tire sur le rouleau, arrache un billet, puis tire de nouveau et en arrache un autre.

Aussi, tantôt, ai-je réuni quelques objets pour les vendre à Saint-Ouen, au marché aux puces. Je n'avais pas de patente. J'ai choisi un coin retiré pour

déballer deux briquets, des fourchettes, des livres. Un Arabe m'a pris le tout pour douze cents francs. Gustave ne m'en avait emprunté que mille. J'ai donc retrouvé mon argent et payé mon aller et retour en métro. Il m'est resté soixante francs, que j'ai donnés à un aveugle. Ainsi, tout est rentré dans l'ordre.

Gustave n'étant pas arrivé, j'en ai profité pour ouvrir la trappe au pied de mon lit. Le sol est en terre battue, l'atmosphère humide et fraîche. Jamais je ne vais jusqu'au bout, à cause du piège à rats. L'idée m'est venue que l'Arabe était là. En me baissant, j'ai touché quelque chose de mou qui aurait pu lui appartenir.

Brusquement, j'ai fait volte-face et couru jusqu'au rai de jour qui marque l'entrée de ma chambre. Gustave m'attendait, penché sur la fosse, avec son sourire. Je lui ai dit :

— Gustave, j'ai vu exploser l'homme.

— Qu'est-ce que tu as vu ? dit Gustave.

Il n'a pas l'ouïe fine. Ce qui ne l'empêche pas de parler bas. Quand c'est moi qui parle, il trouve qu'on m'entend mal. Quand c'est lui qui parle, il se plaint que je suis dur d'oreille. Il s'en tire toujours.

— Gustave, j'ai vu exploser l'homme.

— Qu'est-ce que ça veut dire : exploser l'homme ? dit Gustave.

Nos visages se touchent. Son front vaste, ses lèvres comme un sexe, son nez où passe je ne sais quelle ruse. Son cou de taureau, épais, buté. Je plonge ma main dans sa tignasse et je tire ! Le salaud ! J'ai une touffe dans la main. Une belle touffe d'herbes mortes. Gustave pousse un cri, sa voix devient chaude, ses yeux s'humectent, doux, éplorés comme des yeux de veau. Il va faire « meuh ! » Alors, je lui ouvre mes bras et le presse contre mon cœur.

Ce matin, dans la rue, j'ai ressenti une inquiétude. Un picotement au niveau du coccyx. La démangeaison s'est accentuée au point que le besoin de me gratter m'a ébranlé tout entier. J'en aurais pleuré. Un frisson parcourait mes jambes. Brise de mer ? Je suis entré dans une allée pour allumer une cigarette. Mine de chercher quelque chose dans la poche arrière de mon pantalon, j'ai relâché un peu ma ceinture et enfoui ma main sous ma chemise, en regardant autour de moi pour voir si je n'attirais pas l'attention. Au cas où l'on m'aurait pris pour un exhibitionniste. C'était bien elles. J'ai saisi la touffe à pleines mains et j'ai tiré. Mais rien n'est venu. Mes yeux se sont emplis d'eau.

J'ai rebroussé chemin. Finies les longues promenades. Nous n'irons plus à la campagne. D'ailleurs, c'est inutile. Sous chaque monument, sous chaque maison, il y a de l'herbe et sous chaque homme une flaque. Au lit donc !

Il était dix heures du matin. Cette nausée que tu as éprouvée, enfant, lorsque, pour te punir, on a voulu te faire dormir en plein jour. On t'a déshabillé de force, il devait être dix heures du matin. Mais il n'y a plus de jour, plus de nuit. Il n'y a plus que ça. Je me suis dévêtu. Ma chambre était froide.

En avril, on n'allume plus le chauffage central, même si le printemps se dérobe. Je me suis glissé dans mes draps, et j'ai attendu. Quelque chose de cotonneux m'a enveloppé, coupé par le tic-tac du réveil. J'ai fermé les yeux pour voir. Peu à peu, un tremblement, un contour, une tache, un homme dans une flaque. Mes mains, alors, m'ont démangé. C'étaient ses doigts ! Je frottais mes doigts contre les siens ; ils étaient durs. Et je frottais encore : mes doigts saignaient ! C'était délicieux. Je voulais jouer avec lui et comme la plante de mes pieds me démangeait aussi, je frottais mes pieds contre ses pieds, si bruns ! si raides ! Mes joues me brûlaient, je les frottais contre sa barbe. J'ai fini par me déchirer à ce buisson qu'il était devenu.

Je me suis levé pour accueillir Gustave et j'ai ri. Gustave a ri aussi. Quand on rit, Gustave rit. Au bout d'un silence, le temps d'un dé clic, d'une hésitation peut-être, un hennissement s'élève : le rire de Gustave qui prend le relais.

- Pourquoi ris-tu sans y être poussé ?
- J'y suis bien poussé, puisque je ris.
- Tu n'es qu'un imitateur.

Il est devenu cramoisi. Ses lèvres se sont étirées pour livrer passage à un glapissement de dévote outragée :

- Et toi, tu n'es qu'un simulateur.

Coup de pied au ventre. Des années auparavant, le même coup de pied à l'école maternelle, lancé par un camarade. Chandelles qui s'allument. Étourdissement. Chute.

Je me suis retenu à la chaise puis, revenant à moi, j'ai saisi la chaise à deux mains pour la brandir sur la tête de Gustave qui, d'une poigne solide l'a retenue par les pieds. Nous avons lutté un moment. J'ai senti la chaise s'abaisser. Gustave l'a inclinée vers le sol. Elle a touché terre. Il était blême. Il m'a avancé la chaise.

Je m'y suis assis. Toutes mes portes, toutes mes fenêtres se sont ouvertes. La pluie entrainait en rafales. Le tonnerre grondait. Les parquets s'abîmaient. L'eau ruisselait le long des murs et ma chaise commençait à s'enfoncer dans le plancher vermoulu. J'avais de l'eau jusqu'aux chevilles et le froid me traversait. Gustave a saisi ma main :

- Viens t'asseoir à côté de moi.

Mais ce mot de simulateur m'entraînait dans les côtes. Je creusais mes reins pour m'éloigner du dossier et libérer mon dos de l'épée qui le fendait. La lame sortait peu à peu mais, au moment où j'approchais de la délivrance, la pointe restait fichée. Plus de place pour m'écarter. Je me laissais retomber en arrière et la lame se replongeait tout entière dans mon dos. Je râlais un peu et le temps passait comme ça.

- Regarde !

J'ai approché mon bras droit de ses yeux. Gustave est un peu myope. Au moment où le creux de mon bras effleurait son visage, un désir vague d'aban-

don me courut dans l'échine, le besoin de serrer cette lourde tête dans mon bras replié et de l'attirer sur mon cœur. Ses traits avaient pris je ne sais quoi d'éclairé, d'angélique, la bouche s'ornait d'un bon sourire. Un espoir flottait :

— Qu'y a-t-il ? dit Gustave. Je ne vois rien.

Il rit :

— Tu as les poils un peu longs. Tu ressembles à un petit singe.

— Des poils ? Ça ? Ça ? Tu ne vois pas le sang ? Les croûtes ?

— Je vois bien que tu t'es arraché des poils. C'est la dernière chose à faire.

Ils repoussent encore plus dru.

J'insistai :

— C'est arrivé le jour où l'Arabe a été poignardé.

— Je croyais que tu n'y pensais plus, dit Gustave. Il y en a eu tant d'autres depuis.

— Mais non, dis-je. C'est toujours le même. Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Voyons ! mon petit Antoine, tu te portes à merveille. Tu as bonne mine, tu fais des affaires.

Et comme je le regardais, stupéfait, il se leva pour aller ouvrir des huîtres qui l'attendaient dans la cuisine, empilées sur une assiette.

L'action se passe pendant la guerre d'Algérie, les francs d'alors sont nos centimes actuels.